

Séquence « **le personnage de roman du 17e siècle à nos jours** »

Œuvre intégrale par extraits : Tanguy VIEL, *Paris-Brest* (Minuit, 2009, rééd. Coll. « double » 2013).

NOTA BENE : l'édition de référence est celle de 2013, coll. « Double », Editions de Minuit.

TEXTE 1 – incipit (chap.1, p. 9-10)

Il paraît, après la guerre, tandis que Brest était en ruines, qu'un architecte audacieux proposa, tant qu'à reconstruire, que tous les habitants puissent voir la mer : on aurait construit la ville en hémicycle, augmenté la hauteur des immeubles, avancé la ville au rebord de ses plages. En quelque sorte on aurait tout réinventé. On aurait tout réinventé, oui, s'il n'y avait pas eu quelques riches grincheux voulant récupérer leur bien, ou non pas leur bien puisque la ville était de cendres, mais l'emplacement de leur bien. Alors à Brest, comme à Lorient, comme à Saint-Nazaire, on n'a rien réinventé du tout, seulement empilé des pierres sur des ruines enfouies. Quand on arrive à Brest, ce qu'on voit c'est la ville un peu blanche en arrière-fond du port, un peu lumineuse aussi, mais plate, cubique et aplatie, tranchée comme une pyramide aztèque par un coup de faux horizontal. Voilà la ville qu'on dit avec quelques autres la plus affreuse de France, à cause de cette reconstruction malhabile qui fait des courants d'air dans les rues, à cause d'une vocation balnéaire ratée (complètement ratée même, puisque la seule plage de la ville au fond de la rade se trouve là abandonnée, en contrebas de la quatre-voies tumultueuse qui désengorge la ville), à cause de la pluie souvent, de la pluie persistante que ne savent compenser les grandes lumières du ciel, de sorte que Brest ressemble au cerveau d'un marin, détaché du monde comme une presqu'île. Oui comme une presqu'île, me disait le fils Kermeur, et si tu restes ici tu finiras pareil, tu finiras comme ta grand-mère.

TEXTE 2 – (partie I, chap. 1, p.15-16 de « C'est vrai que c'est assez moche » à « la mort dans l'âme. »)

C'est vrai que c'est assez moche, le Languedoc-Roussillon. Moi-même je n'y ai jamais habité mais je n'aime pas cette région. Ne me parlez pas de sa garrigue, de ses taureaux ni de ses flamants roses, ne me parlez pas des vieilles pierres de Montpellier ni du mistral sous le pont du Gard, je suis trop d'accord avec ma mère et je compatiss volontiers avec qui habite le Languedoc-Roussillon, a fortiori qui y habite contre son gré. Or ma mère y a habité contre son gré.

Alors elle aurait voulu que j'y habite moi aussi, c'est-à-dire que je parte avec elle dans le Sud pour qu'on vive l'exil en famille et qu'on souffre en famille, selon son mot à elle, exil, à cause des problèmes de mon père qui les avaient obligés à quitter la Bretagne, les gros problèmes que j'aurai l'occasion d'évoquer. Mais partir avec eux, je ne l'ai pas fait. Moi j'ai échappé à l'exil, disais-je au fils Kermeur, parce que j'avais déjà dix-sept ans et que j'étais tout à fait capable de me prendre en charge et donc de rester à Brest sans mes parents.

Ma mère n'a jamais partagé cette opinion de moi sur moi mais ma chance ce fut qu'au même moment ma grand-mère a insisté pour que je reste auprès d'elle, que puisque je voulais rester il suffisait que j'habite en dessous de chez elle, que tout ça tombait très bien puisque maintenant elle avait de la place, trop de place pour une personne seule, dans son nouvel appartement, son trop grand appartement, disait-elle, avec vue sur la rade. Alors à cette condition que tu habites chez ta grand-mère, oui tu peux rester à Brest, avait fini par dire ma mère, la mort dans l'âme.

TEXTE 3 – (partie III, chap. 3, p.97-98 de « Mais la police, j'ai dit » à « Alors ça marchera. »)

Mais la police, j'ai dit, la police fera forcément une enquête ?

Bien sûr, bien sûr la police fera une enquête, elle commencera même par venir te voir mais est-ce qu'on soupçonnerait un petit-fils de vouloir voler sa grand-mère, un petit-fils de bonne famille de voler sa grand-mère qui l'héberge gracieusement ? La police viendra te voir pour te demander si tu as entendu quelque chose, si tu as vu quelque chose d'anormal et toi, assis là dans ton fauteuil, tu lèveras doucement les yeux de ton livre et tu répondras paisiblement que non, que malheureusement tu n'as rien vu, que sûrement tu dormais quand ça s'est passé, que si tu t'étais réveillé, c'est sûr que tu serais intervenu.

Tu sais quelle sera la première personne qu'on soupçonnera ? J'ai dit, je vais te le dire, moi : c'est ta mère. Et j'ai ajouté par méchanceté d'une part, par pitié de l'autre, j'ai ajouté pour être sûr qu'il comprenne : parce que c'est une femme de ménage.

Ecoute-moi bien, il a continué : toi, tu es d'une famille de droite, disait-il, et moi je suis d'une famille de gauche, et c'est pour ça qu'on s'entend si bien, parce que toi tu n'as pas envie d'être d'une famille de droite et moi je n'ai pas envie d'être d'une famille de gauche.

Et alors ?

Alors, ça marchera.

TEXTE 4 – (partie IV, chap.2, p. 138-139, de « Je suis passé à la boulangerie » à « il faut qu'elle fouille. »)

Je suis passé à la boulangerie j'ai dit. Et lui donnant la boîte rectangle que je tenais dans la main droite, j'ai ajouté : il n'y avait plus que ça, un Paris-Brest.

Et bien-sûr j'aurais dû me méfier d'autant plus, parce que ce n'est pas dans le tempérament familial que d'accueillir un fils comme ça, de lui montrer sa chambre en souriant de cet air compassé de qui attend son heure, de qui remet son serre-tête sur ses cheveux mais en souriant toujours, et que tout ça, toutes ces manières silencieuses et cette lumière suédoise qui glaçait chaque fenêtre, déjà j'ai pensé en franchissant la porte, en reconnaissant l'odeur familiale et la couleur familiale, j'ai pensé que je ne resterais pas dix jours ;

Mais tenir au moins jusqu'au 25, pensais-je encore en même temps que je sortais les cent soixante-quinze pages, en même temps que je les cachais soigneusement dans la chambre que ma mère avait préparée pour l'occasion, la chambre Empire, avec un lit Empire, une armoire Empire, un fauteuil Empire et par-dessus un secrétaire Empire dans lequel j'ai rangé le manuscrit familial. Parce que quelque chose en moi savait que ma mère entrerait dans cette chambre à la moindre de mes absences, qu'elle se précipiterait sur ma valise pour fouiller sans même savoir ce qu'elle cherchait mais seulement pour fouiller, parce qu'elle est comme ça ma mère, il faut qu'elle fouille.

TEXTE 5 – (partie IV, chap. 3, p. 144-145, de « Mais dans leurs regards » à « De quoi tu parles ? »)

Mais dans leurs regards à tous les deux qui s'évitaient et recherchaient le vide, il était clair aussi que désormais tout ça, toutes ces vieilles armoires pleines de si lourdes archives, l'un comme l'autre les avait cadennassées.

Maintenant ils étaient seulement ça, des petits satellites qui tournaient autour d'elle, ma mère. Et si vous aviez vu mon père en ce repas de fête, ce n'est pas lui qui m'aurait contredit, harassé visiblement par tant de renoncement, prêt seulement à user des fonctions minimales du langage, quelque chose comme « tu peux me passer le sel » ou « oui, la viande est très bonne ». Et sous le sol de pierre, je sentais sous mes pieds les miettes d'assiette cassée qui faisaient rire mon frère. Puis les tunnels de silence qui boursouflaient la table. Puis, pire que le silence, les phrases pour l'effacer : la brume levée toujours comme sujet d'une énigme, les photos numériques de la dernière tempête, qu'à quelques jours près j'avais donc raté ça, la mer furibonde et les gerbes d'écume qui venaient mourir là, devant la porte-fenêtre, juste au pied du sapin.

Et maintenant, elle était si calme, la mer, si endormie. Le ciel bleu si coupant sous la neige carbonique. La guirlande électrique qui colorait nos jours. A force ça faisait beaucoup.

Sûrement c'est ce qu'a pensé ma mère aussi, que ça faisait beaucoup, toutes ces paroles comme des puits sans fond, tout cet air si épais quand à peine nos assiettes remplies, à peine elle-même assise, comme si le silence elle avait voulu le lacérer une fois pour toutes, ma mère a dit comme ça, sans gêne, seulement évitant de croiser mon regard, elle a dit comme ça devant tout le monde : alors, Louis, il paraît que tu écris des choses sur nous ?

Il y a eu comme un silence, plus qu'un silence, moi figé dans sa phrase comme un tableau hollandais, en tout cas quelque chose d'austère et d'inquiétant, comme enveloppé dans une lumière d'orage. Il y a eu l'expression sous mes tempes, des choses sur nous, tu écris des choses sur nous. Mais comment elle savait, comment elle pouvait seulement savoir, tandis que jamais je n'aurais évoqué ça avec elle, ni ça ni rien de ma vie parisienne, ni ça ni rien de ma vie intellectuelle, mais de quoi tu parles, maman, de quoi tu parles ?